

tupler la fortune qu'il avait entre les mains tout en permettant à ses amis de réaliser aussi de beaux bénéfices. Tantôt c'étaient les intérêts du pays qui étaient en jeu, mais plus souvent des intérêts particuliers. Le pauvre Marcel était harcelé de tous côtés, ses craintes étaient taxées de poltronnerie, sa prudence d'égoïsme. Il n'aurait tenu qu'à lui de faire beaucoup de bien à ses parents, à ses amis, à sa ville natale, mais il préférait s'engourdir dans son bien-être personnel, dans son égoïste repos.

Quand ces accusations venaient aux oreilles de M. Daverny, et cela était fréquent, il se croisait les bras, levait les yeux au ciel, tout en se disant :

— Les insensés ! ils appellent cela du bonheur ! du calme !

Enfin, le jour du départ pour Paris est fixé ; M^{me} Daverny est triomphante ; Marcel, résigné, au moins en apparence ; Laurence sourit quelquefois. Quant à Véronique, c'est dans une sorte de muet désespoir qu'elle s'occupe des préparatifs de voyage. Ce qu'il lui faut de courage et de dévouement pour suivre ses maîtres et quitter son cher pays, elle seule le sait. Le nom de Paris suffit à éveiller dans cet esprit simple et crédule d'incroyables terreurs. Habiter cette ville maudite et faire son salut paraissent à